

—Vraiment, monsieur Foot-Dick, continua M. Backer tandis que le cab roulait à toute vitesse, — vous ne sauriez croire le plaisir que vous faites... Là... Là... C'est bien... C'est dit pour la dernière fois, je n'en parlerai plus... seulement, je ne suis pas maître de moi, voyez-vous... Je laisse, malgré mes efforts, transparaître ce plaisir.

—Vous êtes bon, monsieur Backer, je suis tellement confus...

—Ne soyez pas, monsieur Foot-Dick, ne soyez pas... Je n'osais point vous formuler une invitation... mais, ma foi, tant pis... — comme disent les Français, — qui ne risque rien n'a rien... Et j'éprouve une sympathie tellement irrésistible pour ce gentleman que.....

Pour terminer sa phrase, M. Isaac Backer tendit la main et s'empara de celle de Richard qu'il serra convulsivement. Cette énergique pression voulait dire un tas de choses, car M. Backer était excessivement ému.

—Il est très rasoir — fit *in petto* Foot-Dick, qui, nous le savons, connaissait toutes les finesses de la langue française, — mais il est bien aimable.

On aura beau dire, le proverbe sera éternellement vrai, on ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

Quelques instants plus tard les deux jeunes gens étaient attablés dans la grande salle du rez-de-chaussée de Saint-James, l'élégant restaurant de Regent-street, et M. Backer, consultant les goûts de son invité :

—Des huîtres, d'abord, de belles huîtres... Vous êtes gourmand, je pense, monsieur Foot-Dick, gourmet, du moins, enfin je veux dire que vous ne faites pas fi des bonnes choses.

Et il commandait effectivement un dîner très fin, très savamment combiné, qui devait satisfaire sans critique les palais les plus difficiles... Comme vin, au milieu du repas, on attaquait plusieurs fioles de Cordon-Rouge et ce grand cru délectable et spumant dérida quelque peu le mélancolique Foot-Dick et lui fit voir la vie un peu plus en rose. Il était bien évident que M. Isaac Backer se donnait beaucoup de mal pour traiter au mieux le grand artiste qu'il allait avoir l'honneur de posséder à sa table.

Richard se laissait faire, se disant pour calmer les reproches de sa conscience : — "Dès que j'aurai touché ma pension, je lui rendrai sa politesse".

Une fois le premier appétit calmé, la conversation s'engageait entre les deux jeunes gens.

—Monsieur Foot-Dick, vous allez me trouver très indiscret encore... mais permettez-moi de vous poser une question, et vous n'y répondrez pas si vous la trouvez le moins du monde importune.

—Faites donc ! Faites donc ! — répondit Richard, que le Cordon-Rouge rendait de plus en plus amène. — Faites, cher monsieur Backer... Je vous répondrai s'il y a lieu.

—Et vous ne serez pas froissé ?

—Pas le moins du monde.

—Eh bien ! quand je vous ai rencontré, vous étiez excessivement triste... Vous aviez l'air, oui, vous aviez positivement l'air de porter le diable en terre.

Foot-Dick répondit par un franc éclat de rire.

—Et vous ne vous êtes pas trompé, monsieur Backer... J'étais prodigieusement triste, navré, désolé... quoi encore... Mais cet exquis champagne me rend un peu de gaieté.

—Vous étiez triste ! navré ! désolé !... Est-ce possible ?

Et M. Isaac Backer prit un air triste, navré, désolé à son tour.

—Et peut-on savoir la cause de cette navrante désolation, mon cher monsieur Foot-Dick ?

—Oh ! parfaitement. Pauvreté n'est pas vice, fort heureusement. Il y a que je me suis fait sottement étriller au poker toutes les dernières nuits, que le baccara m'a achevé et que quand j'ai demandé une avance à Humpstead, mon directeur, il me l'a carrément refusée.....

La face souriante de M. Backer se convulsa tout à coup.

—Humpstead a fait cela ?

—Absolument.

—Il a fait cela ?

—Je vous l'affirme.

—Eh bien ! Voulez-vous mon avis sur Humpstead, monsieur Foot-Dick, eh bien ! c'est le dernier des cuistres !... Oui ! monsieur Foot-Dick, je suis un homme franc, et voilà mon opinion.

—Hum ! C'est qu'il m'en a déjà donné beaucoup, des avances !

—Peu importe ! Qu'est-ce que cela fait ? Est-ce qu'un directeur, un directeur dont vous faites la fortune, a le droit de lésiner, de marchander avec un artiste de votre envergure, pouah !... Fi ! Fi !... Pouah ! Ce qu'il me dégoûte, cet Humpstead, vous ne sauriez vous en faire une idée, monsieur Foot-Dick, et je voudrais le connaître pour le lui dire en face... Et il aurait affaire à moi !

—Laissez mon directeur tranquille... Il est, je le reconnais, parfaitement dans son droit... Mais voilà le motif de ma triste humeur.

—Eh bien ! mais, cher monsieur Foot-Dick, il faut subitement le supprimer, cet odieux motif.

—Je n'en vois pas le moyen, je l'avoue.

—Mais votre pension, votre rente, vos appointements, pourquoi n'emprunteriez-vous pas sur tout cela... ce sont des valeurs... des valeurs solides... Et vous rendrez cet argent quand le jeu vous aura été quelque peu favorable, car vous ne perdrez pas constamment, que diable !

—Vous êtes bon, là, monsieur Backer... Et emprunter à qui ? M. Backer poussa un strident éclat de rire, et versant une coupe pleine de Cordon-Rouge à son vis-à-vis :

—Mais à ceux qui prêtent de l'argent, parbleu !... Pas à d'autres... Et j'en connais... J'en connais intimement... Est-ce que vous croyez que ça ne m'arrive pas à moi aussi, d'être écorché au poker !... Oh ! plus souvent qu'à mon tour !... Et mon ennui ne dure pas vingt-quatre heures, je vous jure...

Le voyageur assoiffé qui se trouve en plein Sahara et découvre une fraîche oasis n'éprouve pas de sensation plus agréable que celle ressentie à cet instant par Richard.

—Vous me trouveriez de l'argent ? — demanda-t-il nerveusement, — de l'argent à un taux acceptable ?.....

—Mais à un très faible intérêt... un intérêt que vous fixerez vous-même... Vous ferez les billets vous-même, vous les signerez, vous me les remettrez... Et immédiatement après vous serez pourvu de la somme qui vous est nécessaire.....

—Ma foi ! — s'écria Foot-Dick, — je ne vous cacherai pas, mon cher monsieur Backer, que vous me rendez un fier service et que vous me tirez une rude épine du pied.

A cet instant, le visage souriant de M. Isaac Backer prit immédiatement une teinte de gravité excessive.

—Pardou ! Pardou ! Il n'y a rien de fait encore... Rien... Oh ! mais rien.

—Je me disais bien aussi, — grogna Foot-Dick, — que c'était trop facile.

—J'insiste... Il n'y a rien de fait... à moins que vous ne preniez l'engagement, l'engagement d'honneur de ne pas vous adresser à d'autre qu'à moi dans le cas où vous vous trouveriez encore embarrassé.

—Ah ! ça, je vous le promets... Je vous le jure !.....

Et Foot-Dick, remis subitement de sa souleur, manifesta aussitôt une hilarante satisfaction.

Il se trouva même que cet excellent M. Backer avait dans son portefeuille du papier tout timbré, ce qui facilita singulièrement l'opération. Richard rédigea, signa une demi-douzaine de billets à trois mois, et dès le lendemain matin, il se trouvait à même de posséder la somme importante de deux cent cinquante livres sterling, — ci, six mille deux cent cinquante francs que l'on ne serait en droit de lui réclamer qu'au bout de trois mois.

Et pour atteindre le lendemain matin, M. Backer, une dernière bouteille de Cordon-Rouge aidant, mettait à la disposition de son précieux ami Foot-Dick une pincée de louis bien suffisante pour retenter la fortune cette nuit-là même s'il lui en prenait l'envie.

Une fois cette opération couronnée de succès, avec trois mois devant soi, la vie échevelée de Foot-Dick recommença comme devant. Richard jouait, avec des hauts et des bas, gagnant parfois de grosses sommes sur lesquelles il ne songeait nullement à prélever le montant de ses billets. Par contre, il avait rendu un très beau dîner à M. Isaac Backer qui était devenu son inséparable et lui avait restitué la pincée de louis que celui-ci lui avait si gracieusement prêtée. Quant aux papiers revêtus de sa signature, il n'y songeait pas le moins du monde.

Et tandis qu'une fois la représentation terminée Foot-Dick roulait de bars en tripots, mons Tony, ainsi qu'il a été dit plus haut, en faisait autant de son côté, et mistress Sidler s'administrait par séries des grogs de plus forts en plus forts.

Une certaine nuit, entre deux et trois heures du matin, Richard rentrait chez lui de meilleure heure que de coutume.

Il n'était pas gris, il n'avait pas joué, il se trouvait légèrement indisposé, la tête lourde, le cœur à l'envers, restes désagréables d'une partie trop chargée la nuit précédente.

—C'est bête, cette existence que je mène — se répétait-il. — Où me conduira-t-elle ? Et si je venais à partir, à mourir, que deviendrait cette pauvre enfant qui n'a plus que moi sur terre ?

Il avait sonné à la porte de la maison où il habitait avec peine, le concierge avait mis grand temps à lui ouvrir.

Richard habitait, on s'en souvient, à l'entresol.

Fouillant dans sa poche, il s'aperçut qu'il avait dû oublier sa clé.

—Ma foi, tant pis, — murmura-t-il, — ce paresseux de Tony se réveillera pour venir m'ouvrir.

Mais c'est vainement qu'il appuya à diverses reprises sur le bouton de la sonnette électrique ; point de Tony.

En même temps, par-dessous la porte, il lui sembla sentir venir à lui les ondes acres d'une épaisse fumée.

Eh ! non ! il ne se trompait pas... Maintenant, il percevait nettement des cris d'enfant... des hurlements de souffrance, d'effroi à coup sûr.

La petite appelait à l'aide.